

7-1995

Les Lais de Marie de France: Un Concept Nouveau de l'Amour et de la Femme

Erica Leigh Campagnaro

Les *Lais* de Marie de France

Un Concept Nouveau de l'Amour et de la Femme

Honors Thesis

Presented by Erica Leigh Campagnaro

To: Dr. Alexandre Leupin, director

Dr. Gregory Stone, and

Dr. William Seay

July 1995

Acknowledgments

There are several people who played an absolutely vital role in the completion of this thesis. I would like to thank my parents first of all, for without their love and emotional support the writing of this thesis would have been overwhelming task. I would also like to thank Michele Blackwell, whose generosity with her time, her friendship, and her computer was a gift that I will never forget. Finally, I would like to extend a special thanks to my thesis director, Dr. Alexandre Leupin. It was after the first class that I ever took with him that I changed my major to French, finally knowing what it was that I wanted to study. He gave me the gift of a love of French literature, and has opened my eyes to its interpretation in a way that I never thought possible.

Introduction

On ne sait presque rien de l'auteur qui s'appelle Marie de France, à peine son nom. Dans ses *Lais*, elle se présente dans le troisième vers de *Guigemar*, "*Oëz, seigneur, que dit Marie/ ki en sun tens pas ne s'oblie.*" C'est dans son *Ysopet*, un recueil de fables, où elle écrit les lignes fameuses desquelles on a pris son nom, "*Marie ai nun si sui de France.*" Le sexe de Marie de France n'est pas certain; c'est une création des érudits (Rychner 104). Quand même elle est considérée comme une des premières femmes de lettres du Moyen Age. Ses œuvres datent de la deuxième moitié du douzième siècle. Elle est généralement considérée comme l'écrivain de trois ouvrages: les *Lais*, l'*Ysopet*, et l'*Espurgatoire Saint-Patrice*.

En général, les hypothèses sur son identité appartiennent à deux catégories: elle fait partie de la noblesse ou elle est une religieuse. Mais ceci importe peu, car elle connaît bien la vie de la cour et aussi la vie religieuse. Les deux, ensemble ou séparément, forment le cadre de tous ses lais.

Dans son *Prologue* Marie désigne son projet en choisissant le genre d'œuvre qu'elle veut écrire. Elle fait référence aux difficiles ouvrages latins qu'elle a voulu traduire. Elle dit que c'était la coutume des poètes anciens d'écrire avec beaucoup d'obscurité pour que plus tard le lecteur puisse ajouter beaucoup de commentaires. Mais elle n'a pas fait la

traduction qu'elle a prévue parce qu'il y avait beaucoup d'autres qui l'ont déjà fait; elle veut faire quelque chose de neuf. Au lieu de la traduction, elle a vu dans les lais bretons la même possibilité pour le lecteur de s'instruire et de s'amuser. Donc, elle choisit de mettre en vers par écrit les lais bretons oraux parce qu'elle veut les sauver de l'oubli.

Malgré que ses *Lais* soient brefs, ils sont très riches en signification. (*Chievrefueil*, le lai le plus court, a seulement 118 lignes, et *Eliduc*, le lai le plus long, a 1184 lignes.) En rejetant la critique de Joseph Bédier, Judith Rice Rothschild décrit le style narratif de Marie de France, "*Marie's repetition or parallels, far from being indicative of a poverty of imagination, are relevatory of her subtlety and invention. And as for the unity of the totality of the Lais, it lies in the multiplicity of the many thematic threads which she has so carefully and skilfully woven together*" (18-9). Il faut bien réfléchir pour comprendre tout ce qu'elle a à dire. Elle avertit le lecteur de ne pas trop vite juger un ouvrage, et en même temps elle annonce son but:

*Ki de vice se vult defendre,
estudiër deit e entendre
e grevose oeuvre comencier;
par ceo s'en puet plus esloignier
e de grant dolur delivrer. (vv. 23-7)*

Elle veut composer une "*bone estoire*" de laquelle on puisse apprendre quelque chose. Spécifiquement, elle veut qu'en lisant ses *Lais* on puisse

apprendre (et elle puisse enseigner) comment vivre pour qu'on puisse s'éloigner du mal et en conséquence, s'épargner la souffrance.

Ce que Marie écrit est un ouvrage qui a une valeur didactique peut-être plus importante que sa valeur divertissante. Dans le *Prologue* elle cite les "*anciëns*" comme étant une de ses influences pour choisir l'œuvre qu'elle veut écrire, et donc il est possible d'appliquer leur théorie de la rhéorique en analysant les *Lais*. Selon Quintilien, le but de la rhétorique est de persuader (*persuadere*). Il y a trois styles de la rhétorique qui font partie de ce but: "Le système de ces trois styles cependant est tel qu'au sens large, le premier semble avoir pour rôle d'informer [*docere*], le second d'émouvoir [*movere*], le troisième, quel que soit son nom, de plaire [*delectare*]..." (*Institutio Oratoria* XII, 10, 59). En lisant les *Lais* c'est évident qu'elle essaye d'accomplir tous les trois. Elle essaye d'émouvoir en écrivant les histoires poignantes et souvent pitoyables des amants. Elle essaye de plaire en écrivant des contes brefs et pleins d'action. Finalement, elle essaye d'informer (ou d'enseigner) en présentant les personnages qui sont de bon ou de mauvais caractère et la punition ou l'honneur approprié à leur caractère qu'ils reçoivent. Ainsi les *Lais* sont un ouvrage dont on peut apprendre surtout comment se conduire en les affaires amoureuses, et aussi comment se conduire en la vie en général.

La dimension éthique des Lais

Marie est très spécifique en désignant les qualités qui appartiennent à un bon caractère et un mauvais caractère. Elle construit ses définitions avec toute une série d'oppositions. Ses oppositions les plus importantes sont celles de l'altruisme et de l'égoïsme, et de la fidélité et de la trahison. Les personnages qui ont bon caractère sont ceux qui se conduisent selon les lois de l'amour, et qui sont fidèles et altruistes. Ceux qui ont mauvais caractère sont ceux qui sont traîtres ou traîtresses à l'amour, ou qui se conduisent selon leur égoïsme. Le caractère d'un personnage est manifesté par ce qui arrive au personnage. Les égoïstes ne réussissent jamais (ils ont seulement des victoires transitoires) dans ce qu'ils veulent faire (comme un mari jaloux qui essaye d'empêcher l'infidélité de sa femme en la traitant comme une prisonnière ou comme une traîtresse qui essaye d'"améliorer" sa vie en se débarrassant de son mari) et les personnages fidèles et altruistes reçoivent toujours une sorte de la paix à la fin (comme une sorte d'union des amants ou comme une vengeance achevée sur le traître ou la traîtresse). Ainsi Marie présente les mœurs qu'elle veut enseigner.

C'est d'après la loi de l'amour que la justice est décidée dans les *Lais*. L'amour a le pouvoir de donner ou de détruire une vie. Comment on agit dans les affaires amoureuses détermine le caractère d'un individu. Dans les *Lais* toutes choses révélatrices du caractère d'un

personnage se passent au niveau du cœur, dans le domaine de l'amour. C'est l'amour qui a le pouvoir ultime dans les vies de ses personnages. Alors que l'amour est une force gouvernante dans les vies des personnages, c'est aussi une force libératrice. Le fait que Marie reconnaisse ce pouvoir libère les personnages des *Lais* des lois de la société à l'époque. Roger Dragonetti décrit le pouvoir de l'amour sur les lois de la société dans les *Lais*:

Un grand nombre d'indices semblent donc montrer qu'il faille considérer le recueil des *Lais* comme une quête des origines authentiques de la parole d'amour et donc de l'authenticité de l'Amour lui-même en tant qu'il apparaît comme seul et unique fondement de la loi. Car, il ne peut y avoir, pour Marie de France, amour de la loi que là où la loi fonde son autorité sur l'amour. (120)

Donc, les lois de la société sont subalternes aux lois de l'amour dans les *Lais*. C'est selon les lois de l'amour que les personnages sont loués ou condamnés.

Avec ses *Lais* Marie essaye d'établir un ordre à la fois plus juste, plus humain, et plus généreux que les lois déjà établies par la société. Il y a souvent dans les *Lais* la transgression des lois établies par la société: "Dans les *Lais* de Marie de France, les figures de la loi, qu'il s'agisse du roi, du père ou de leurs substituts, représentent un ordre qui est régulièrement transgressé ou méconnu" (Dragonetti 107). Elle trouve à redire aux lois de la société, car elles n'admettent pas les sentiments et les émotions qui sont plus nobles que la loi même.

La question de l'amour

L'adultère est toujours une transgression des lois de la société. Mais l'adultère en soi n'est pas une transgression des lois de l'amour; donc, il n'est pas toujours une transgression dans les *Lais*. Le fait que l'amour entre deux personnes est adultère ne condamne pas le couple tant que leur amour est réciproque, authentique, et altruiste. C'est à dire que l'amour authentique n'est pas protégé sans exception, et il est souvent condamné, par les lois de la société. Par contraste, ce qui est protégé plus souvent par les lois établies est l'amour égoïste (comme l'amour d'un mari pour une femme qu'il considère comme sa possession). Cependant, l'amour égoïste, comme l'amour du père dans *Les Dous Amanz* et l'amour du mari dans *Yonec*, qui est si souvent protégé par les lois de la société, est souvent punis dans les *Lais*.

En écrivant elle voit la futilité d'enseigner et d'établir une nouvelle loi qui est fondé sur son propre concept de l'amour. Les solutions qu'on trouve dans ses *lais* ne sont jamais des solutions réelles, pratiques. Les vrais amants dans les *Lais* sont unis seulement dans la mort, avec l'aide de la magie ou en adoptant la vie religieuse. Le fait que toute forme de solution qu'elle propose nie la possibilité d'union dans la vie séculière fait savoir au lecteur que Marie ne croit pas à la possibilité de trouver une solution dans sa société contemporaine. Elle l'explique en faisant référence aux poètes anciens dans le *Prologue*:

*Li philesophe le saveient,
par els meïsmes l'entendeient,
cum plus trespasserieit li tens,
plus serreient sutil de sens
e plus se savreient garder
de ceo qu'i ert, a trespasser. (vv. 17-22)*

Ce qui était vrai pour les poètes anciens est vrai aussi pour Marie. Peut-être le lecteur contemporain de Marie ne pourrait pas comprendre ou accepter ce qu'elle dit, mais la possibilité existe encore pour un lecteur plus moderne, plus éloigné de la société au Moyen Age d'accepter ce qu'elle a écrit.

L'Amour est le thème qui unifie tous les lais de Marie de France. L'amour est la force qui gouverne les vies des personnages dans les *Lais*. Marie veut enseigner que le but suprême de l'existence humaine est d'atteindre un amour réciproque, authentique, passionné, et altruiste. C'est à dire que les amants s'aiment fortement et également, et l'amour est fondé sur une réciprocité de l'estime et du désir. C'est un amour qui n'est pas du tout égoïste; un amant ne veut que du bien à l'autre. On se sacrifie volontairement pour l'autre; le bien-être de l'autre est plus important que la volonté personnelle. Cependant, essayer d'atteindre un amour réciproque, authentique, et altruiste ne dénie rien au désir charnel. Pour Marie, le désir charnel est partie d'un vrai amour. Quelques exemples de l'amour réciproque, authentique, passionné, et

altruiste, sont ceux du Fraisne et de Gurun, d'Eliduc et de Guildeluëc, et de Eliduc et de Guilliadun.

Cependant, cette vision de l'amour est seulement un idéal et elle ne peut pas être réalisée dans ce monde. Son idéal de l'amour peut exister seulement dans les vers de sa poésie, car il devient fictif dans l'écriture poétique. L'amour qui existe entre les personnages du Fraisne et Gurun, et entre les trois amants d'*Eliduc* n'est pas achevé sans l'aide de la poétesse. Le Fraisne et Gurun puissent être unis en mariage seulement parce que l'archevêque annule le mariage de Gurun et la Coldre; quelque chose qui n'était pas possible à l'époque. De la même façon, Eliduc, Guilliadun, et Guildeluëc puissent s'aimer également et sans interdiction seulement en adoptant la vie religieuse. Son idéal de l'amour ne peut pas exister en dehors des confins du lai, mais dans les *Lais* c'est une influence puissante sur les vies des personnages.

Le rôle de la femme

L'idéal nouveau de l'amour qu'elle propose permet à ses personnages féminins une diversité et un pouvoir sans précédent dans la littérature française du Moyen Age. Typiquement, c'est l'homme qui est le héros; c'est l'homme qui a toute la force morale, intellectuelle, et physique. Jacques Ribard a décrit la figure de l'homme typique de la

littérature du Moyen Age, “Autant d’images de l’homme--car tout héros, dans la littérature médiéval, est une figure de l’homme, comme il est aussi en même temps appelé à devenir une figure de Christ. Un homme qui souffre d’une privation d’amour, tel Guigemar ou Lanval, ou qui est prisonnier d’un amour coupable et mensonger, tels un Tristan, un Lancelot ou un Villon” (156). Mais cette règle générale du rôle de l’homme dans la littérature de l’époque est bouleversée dans les *Lais* de Marie de France. Il est possible pour la femme d’être le héros. Il y a plusieurs femmes qui souffrent d’une privation d’amour, comme, parmi d’autres, l’amante de Guigemar, l’amante de Yonec, la femme dans *Laüstic*, et la fille dans *Les Dous Amanz*. Toutes ces femmes souffrent à cause d’un homme qui ne veut pas les partager avec un autre. L’amante de Guigemar souffre vraiment autant que lui d’une privation d’amour, “*Se il a mal pur li amer,/ el ne s’en puet niënt loër*” (vv. 425-6). La femme n’est plus supérieure ou inaccessible, car l’amour peut accabler la femme autant qu’il peut accabler l’homme. Elle peut être aussi prisonnière d’un amour coupable et mensonger, comme l’amante d’Equitan ou comme Yseult. Tout cela indique une égalité nouvelle de l’amour qui se trouve dans les *Lais*. La femme a autant de pouvoir que l’homme dans les affaires amoureuses. Elle n’est plus seulement belle et courtoise et inaccessible comme dans le topos de l’amour courtois. Elle a la capacité

d'être fidèle ou traîtresse, elle peut choisir son amant et le courtiser, et elle peut souffrir et être blessée de l'amour.

Les personnages féminins dans les *Lais* ne sont pas en conformité exacte avec les modèles de la femme à l'époque. Il y avait, au Moyen Age, quelques concepts de la femme bien diverses. Le premier était celui *religieux*. La femme peut être comme Ève ou comme Marie, et Ève est une figure obscure de Marie. La figure d'Ève est la vision de la femme comme instigatrice de la chute de l'homme: toute féminité prend la forme d'Eve, incitant l'homme aux péchés. Alors qu'Ève est un symbole du péché, Marie est un symbole de la rédemption. Marie est la mère de Dieu, et elle sacrifie son fils pour améliorer l'humanité. Selon cette vision la femme prend un rôle rédempteur; elle est un reliquaire de la pureté, et un modèle de la chasteté et de la charité.

Un autre concept était une idée nouvelle de la femme au douzième siècle. C'était le concept *littéraire* de la femme courtoise, "Elle est toujours supérieure, inaccessible, condition merveilleuse pour la beauté et la perfection du chant, car c'est le désir qui crée plus que la satisfaction du désir" (Cohen 104).

En contraste avec cela était le concept *historique* de la femme comme la propriété de l'homme, complètement subjuguée à sa volonté, un titre de propriété terrienne parmi d'autres. On trouve l'influence de toutes définitions dans les *Lais*, mais aussi on trouve une féminité bien

plus compliquée. Marie met en question surtout les dernières deux définitions. La femme n'est pas toujours supérieure ou inaccessible: dans les *Lais* elle est presque toujours accessible, et souvent c'est la femme qui courtise l'homme. Et les hommes qui essayent de garder leurs femmes comme leur propriété ne réussissent jamais; la femme trouve toujours un moyen (ou un moyen lui est donné) d'échapper du contrôle de l'homme. Dans les *Lais*, la femme prend un rôle vraiment actif et indépendant. Elle est capable d'être plus que diablesse ou déesse.

Equitan et Bisclavret

Dans la construction nouvelle d'un monde guidé pour la plupart par les lois du cœur et pas par les lois de la société, le désir charnel et l'amour adultère ne sont plus des péchés impardonnables. Ce que Marie met à la place de ces péchés contre les lois de la société sont les péchés contre les lois de l'amour. Les péchés capitaux de son nouveau monde sont l'amour égoïste et la trahison. Les lais *Equitan* et *Bisclavret* présentent quelques personnages, masculins et féminins, qui sont coupables de ces péchés et ils présentent la punition qui est appropriée aux péchés.

Le lai d'*Equitan* présente ce que Marie considère comme le péché ultime de son nouveau monde guidé par les lois de l'amour: la trahison.

La relation entre le roi, Equitan, et la femme de son sénéchal est fondée sur un amour démesuré, adultère, et traître (le sénéchal et sa femme ne sont jamais nommés). Marie désigne une partie de leur faute vers le début du lai, "*Cil metent lur vie en nuncure,/ ki d'amer n'unt sen ne mesure...*" (vv. 17-18). Les deux, le roi, Equitan, et son amante, la femme de son sénéchal "*prux e leial*" trahissent la confiance et la fidélité du sénéchal (v. 22). Ils laissent leur amour démesuré les guider au péché. Pour les laisser jouir du plaisir charnel de leur amour, ils complotent de tuer le sénéchal, et leur trahison retombe sur eux. Vraiment, Marie finit ce lai en désignant explicitement la morale:

*Ki bien voldreit raisun entendre,
ici purreit ensample prendre:
tels purchace le mal d'altrui,
dunt tuz li mals revert sur lui.* (vv. 313-16)

C'est la trahison du sénéchal (un homme qui est tout à fait fidèle à sa femme et son roi), et pas l'amour adultère en soi qui est le péché impardonnable. Les deux traîtres sont punis de mort à la fin.

La femme du sénéchal prend un rôle très actif dans sa propre condamnation celle d'Equitan. Elle est modelée sur un concept de la femme qui existait avant le concept nouveau de la femme courtoise qui a apparu au Moyen Age; elle est la femme typiquement séduisante qui incite l'homme aux péchés. C'est elle qui persuade Equitan de l'aider à réaliser son complot de tuer son mari. Selon toute apparence, elle a tous

les attributs d'une femme courtoise. Elle a une grande beauté de corps et de visage, elle est bien éduquée, et elle est très aimable. À cause de tous ses attributs, elle a un caractère séduisant puissant. Elle sait comment utiliser les désirs d'Equitan pour s'être débarrassée de son mari. Elle prend les paroles du roi et les utilise contre lui. Aussitôt qu'Equitan l'assure qu'il ne va pas se marier, mais qu'il va l'attendre toujours, elle voit la possibilité de devenir reine. Il dit que si son sénéchal meurt, ça serait l'opportunité de se marier avec sa femme. Elle utilise ces mots pour le convaincre de la seule solution pour les amants; il faut tuer le sénéchal.

La femme se sert de sa liaison avec Equitan pour réaliser son désir de pouvoir. Donc, son amour pour Equitan est complètement égoïste. Elle utilise le roi pour se rendre plus puissante. Son amour pour Equitan n'est pas l'amour réciproque, authentique, et altruiste qu'estime Marie. Par contraste, c'est le pouvoir qu'elle a sur le roi qui lui fait grand plaisir, et pas leur amour. Elle aime se voir comme plus puissante que le roi. C'est évident que son "amour" pour Equitan est vraiment un désir de pouvoir parce que, en contraste avec l'image de leur relation qu'elle présente à Equitan, il ne faut pas que les deux se marient pour continuer leur liaison. Le concept nouveau de l'amour que présente Marie permet aux amants d'avoir une liaison adultère tant que l'amour entre les deux amants est réciproque et altruiste. Marie donne l'exemple des deux

amants dans *Milon* qui ont continué leur relation pour vingt ans pendant que la femme a été mariée avec un autre. Elle donne un autre exemple dans le lai *Eliduc*: Eliduc et Guilliadun se réjouissent d'un amour chaste et réciproque au même temps qu'il est marié avec Guildeluëc. Donc, le mariage de la femme dans *Equitan* ne dénie rien à l'amour entre elle et le roi. Si elle peut être mariée à son mari et se considère encore comme fidèle à son amant, pourquoi n'est-il pas possible pour le roi de se marier avec une autre et rester fidèle lui-même à leur amour? C'est cette contradiction qui fait la preuve de son amour égoïste. Elle est la femme-traîtresse qui trouve de la puissance sur un homme qui se laisse guider par son désir.

Equitan se laisse manœuvrer parce qu'il est la victime d'un amour démesuré. Marie décrit Equitan comme un homme qui aime trop les plaisirs de l'amour. C'est ça qui rend vulnérable le roi au pouvoir sensuel de la femme. Elle trouve le point faible du roi et elle le tourne à son avantage. La démesure est une faiblesse mortelle dans les *Lais*. Marie donne l'exemple du jeune homme qui ne pouvait pas reconnaître ses limites physiques dans *Les Dous Amanz*, malgré que son amante lui ait cautionné d'être prudent. La sympathie de Marie va vers le jeune homme qui refuse la potion qui peut le sauver, "...mes jo criem que poi ne li vaille,/ kar n'ot en lui point de mesure" (vv. 188-9). C'est la même chose pour Equitan. Marie comprends sa position; elle explique que sa raison

est prise par l'amour, "...tels est la mesure d'amer/ que nuls n'i deit raisun garder" (vv. 19-20). Mais tandis que ce n'est pas un péché d'être démesuré, c'est une faiblesse mortelle; c'est la faiblesse qui subjugué Equitan à son amante.

À cause du pouvoir de la femme, il y a dans *Equitan* un renversement total de l'ordre social. Le roi, la quintessence de l'ordre de la loi de la société, est complètement subjugué par le pouvoir de la femme. Le roi est décrit au début du lai, "...Equitan ki mult fu curteis,/ sire des Nanz, justise e reis" (vv. 11-12). Donc, c'est à lui de faire obéir ses vassaux aux lois sociales. Mais Equitan donne à la femme tout le pouvoir, "Ne me tenez mie pur rei,/ mes pur vostre hume e vostre ami!/Vus seiez dame e jeo servanz,/ vus orguilluse e jeo preianz" (vv. 174-5, 179-80). Le roi devient vassal et la femme devient seigneur.

En fait, elle utilise les lois de la société, dont il faut qu'il soit le maître, contre lui. Les deux savent qu'il faut qu'il ait un héritier pour son royaume. Donc, quand son entourage lui reproche de ne pas avoir pris une femme, elle reconnaît la fragilité de sa position et elle se plaint. Elle lui dit qu'elle a peur de le perdre, et sa cour ne supportera plus son célibat. Alors même que ce serait lui qui peut prendre l'action et dire à la cour qu'il ne veut pas se marier, ou bien lui dire qu'il va continuer leur liaison malgré qu'il soit marié, il se met à faire le plaisir de la femme et il ne prête pas attention à ses responsabilités. Il est tellement séduit par la

femme qu'il fera tout ce qu'elle veut: "*Il li respunt que si fera;/turt a folie u a saveir*" (vv. 243, 46).

Du début à la fin l'amour entre Equitan et son amante n'est jamais l'amour réciproque, authentique et altruiste qu'estime Marie. En fait, leur liaison ne commence pas par l'estime réciproque ou par l'amour charitable de l'un pour l'autre mais par un amour qui est fondé sur le signifiant des images, "*Li reis l'oï sovent loër/Senz veüe la coveita*" (vv. 42,45). Equitan est séduit par l'image de la femme qui est belle et courtoise, et pas par la réalité de la femme qui est mensongère et traîtresse. De plus, la première fois qu'Equitan trouve l'opportunité de parler avec elle, il ne lui révèle pas un amour mais une volonté, un désir, "*...sun curage e sun bon mustrer*" (v.54). L'objet de son amour n'est pas la femme mais l'image de la femme créée par ses louanges qu'il a entendu. Ainsi leur amour est toujours une fiction; il n'est jamais fondé sur la vérité. Il n'importe pas, la valeur de sa beauté et son éducation dans le monde courtois, parce que toute cela contribue seulement à l'image de la femme et ne révèle rien de ce qui est au cœur de la femme. Mais Marie la décrit, "*Femme espuse ot li seneschals,/ dunt puis vint el païs granz mals*" (vv. 29-30). C'est la femme, de laquelle on entend répandues des louanges, qui est responsable du malheur. Le roi s'agenouille devant la femme, et l'ordre qui est de cette façon bouleversé amène le malheur à son pays car c'est la cause de la destruction du roi.

Il est ironique que la femme demande au début de sa liaison avec Equitan l'égalité d'amour, alors que c'est elle qui demande tout le pouvoir dans la relation. Elle ne décide pas de lui donner son amour en attendant que le roi se prosterne devant elle. Elle a peur d'être subalterne, "*...ne sereit pas uël partie/ entre nous dous la druërie*" (vv. 135-6). Elle continue, "*Amurs n'est pruz, se n'est egals*" (v. 140). Mais ses actions démentent ses paroles. Elle continue qu'elle préfère l'amour d'un homme pauvre mais loyal que l'amour d'un prince ou d'un roi infidèle. Si elle croit vraiment à ses paroles, elle resterait avec son sénéchal, parce qu'en lui elle a déjà l'amour d'un homme loyal, sage, et plein de mérite (vv. 142-6). Mais elle est une femme mensongère. L'amour du roi pour la femme qui était conçu à cause de l'image de la femme créée par les paroles est continué par l'image de leur amour courtois et précieux créée par ses mensonges.

Il est évident qu'elle est vraiment comme Ève qui incite l'homme aux péchés. C'est elle qui conçoit le complot contre le sénéchal. C'est elle qui fait toutes les décisions, et c'est elle qui fait apporter l'eau bouillante pour tuer son mari. Elle persuade Equitan de commettre un seul crime pour que les deux puissent obtenir une joie plus grande, ils puissent être unis en mariage. Mais c'est pour obtenir son propre désir, le désir d'être plus puissante. C'est évident que la femme n'aime pas Equitan sincèrement. Quand elle s'adresse à Equitan, elle dit qu'elle

craint de le perdre, et elle parle de “nostre amur”, mais elle ne dit jamais explicitement à Equitan qu’elle l’aime, et elle n’utilise jamais les mots tendres en s’adressant à lui. Son vrai désir n’est pas d’obtenir un amour réciproque avec Equitan mais c’est seulement un désir de pouvoir.

L’amour entre le roi et la femme est égoïste et traître du début à la fin. Marie pardonne les amours adultères s’ils sont sincères et altruistes, ou bien s’ils sont à la fois passionnés mais mesurés. Mais l’amour entre les deux amants d’*Equitan* n’est rien de cela. Leur amour est orgueilleux, passionné et démesuré. Et la leçon que Marie veut enseigner est qu’il ne faut pas suivre le commandement d’un cœur démesuré. Les deux doivent l’amitié et la fidélité au sénéchal, mais quand même les deux trahissent sa confiance. De plus, ils complotent de tuer le sénéchal. C’est son amour démesuré pour la femme qui laisse Equitan commettre tous ses péchés. Equitan est la victime de son amour; c’est comme il n’a pas eu d’autre choix, “*Or l’i estuet del tut entendre,/ ne se purra niënt defendre*” (v. 65-6). Son amour démesuré pour la femme l’a rendu vulnérable. C’est là où se trouve le gros défaut d’Equitan. Il devient le vassal de la femme et fait toute sa volonté, quoi qu’elle soit de la sagesse ou de la folie. L’homme qui devrait créer et faire obéir aux lois de la société est complètement subjugué par le désir de la femme. C’est elle qui conduit les deux à leur destruction.

Il y a beaucoup de similarité entre les lais *Equitan* et *Bisclavret*. Le personnage de la femme de Bisclavret ressemble beaucoup au personnage de la femme du sénéchal dans *Equitan*. On voit encore une fois une femme qui sait bien comment manœuvrer l'homme à son avantage. La femme de Bisclavret se sert de l'amour de son voisin, qui veut l'avoir comme son amante, pour qu'elle puisse se séparer de son mari comme le femme du sénéchal utilise *Equitan* pour essayer de se séparer de son propre mari. La femme de Bisclavret, comme la femme du sénéchal, est une traîtresse. Elle trahit la confiance de son mari. Et donc elle reçoit une punition appropriée à sa déloyauté.

Comme la femme du sénéchal, Marie ne donne jamais un nom à la femme de Bisclavret. Cependant, les noms de ces femmes ne sont pas importants dans le contexte de son œuvre. Marie donne l'explication dans plusieurs lais que les Bretons ont appelé certains des lais en souvenir du héros de l'aventure. Donc, ce qu'il faut retenir de ces lais est le souvenir de la bonté, le souvenir de la vie et des actes du héros. Un peu différents de cette explication, les lais *Equitan* et *Bisclavret* sont intitulés du nom de la victime de la traîtresse. *Equitan* est un homme noble mais démesuré qui devient traître à cause des supplications de son amante. D'autre part, pendant qu'il est la victime de la trahison de sa femme, *Bisclavret* est tout à fait le héros de son lai. En contraste avec *Equitan* et *Bisclavret*, les femmes de ces deux lais ne sont pas héroïnes,

mais elles sont traîtresses. La seule chose qu'il faut retenir des vies de ces personnages ignobles est comment ne pas se conduire. Leur donner un nom serait de les glorifier un peu, de les donner une identité pour la posterité.

On voit encore dans le lai *Bisclavret* un amour égoïste et traître. Avec le personnage de la femme de Bisclavret, Marie présente encore une fois une femme qui est, suivant ses actes, complètement égoïste. Mais, par contraste au lai du Equitan, l'amour de la femme pour Bisclavret n'est pas égoïste dès le début. Le lai commence par décrire l'amour réciproque entre Bisclavret et sa femme, "*Il amot li e ele lui...*" (v. 23). Mais il faut avoir de la confiance et de la foi en l'un l'autre pour maintenir un amour fort qui dure. C'est ça qui manque à la femme de Bisclavret, et c'est la cause de son infidélité. Comme l'opposé d'Equitan qui est séduit par le signifiant des images de son amante, la femme de Bisclavret est dégoûtée par le signifiant de la réalité physique de son mari, "*[ele] ne voleit mes lez lui gisir*" (v. 102). En tout cas, la peur qu'elle sent en apprenant que son mari devient loup-garou chaque semaine n'excuse pas sa trahison. Si elle a un amour authentique et altruiste pour son mari elle se conduirait selon l'exemple du Fraisne, qui, alors même que son amant irait l'abandonner pour se marier avec une autre respectera toujours sa volonté:

*Quant ele sot que il la prist,
unkes peiur semblant n'en fist:
sun seignur sert mult bonement
e honure tute sa gent. (vv. 361-4)*

Mais la femme de Bisclavret n'a plus un amour altruiste pour son mari comme l'amour du Fraisne pour Goron, "...elle [la femme de Bisclavret] avait refusé d'assumer le malheur de son mari, lorsqu'elle fut informée de sa sauvagerie" (Dragonetti 108). Quand même qu'il serait le même homme qu'elle aimait avant qu'elle ait su qu'il est loup-garou, elle ne voudrait pas le comprendre et elle ne voudrait pas l'aider.

Il est ironique que d'abord c'est la femme qui soupçonne son mari de trahison. D'abord elle le questionne seulement parce qu'elle cherche une réponse à son souci, "*El cuer en ai mult grant dolur/ e de vus perdre tel poür/ ...mun esciënt que vus amez...*" (vv. 45-6, 51). Elle le flatte pour l'obtenir, mais après cela, Bisclavret n'a pas voulu dire de plus. Si elle lui veut vraiment du bien elle laisserait là son interrogation. Mais elle la continue en le tourmentant. Après qu'elle a tout appris, au lieu de vouloir l'aider, elle commence immédiatement à chercher un moyen de se débarrasser de Bisclavret, "*En maint endreit se purpensa/ cum ele s'en peüst partir*" (vv. 100-1). Elle l'a trahi en utilisant ce qu'il lui a dit en confiance pour achever un moyen de le détruire. Elle conçoit tous les détails de la trahison de son mari elle-même et elle persuade quelqu'un qui l'aime de l'aider dans le complot. De cette manière elle est

exactement comme la femme du sénéchal dans *Equitan*. Tout de même, elle est différente de la femme du sénéchal parce qu'elle n'aime pas du tout l'homme qu'elle utilise pour se débarrasser de son mari.

Plus que la femme du sénéchal dans *Equitan*, la femme de Bisclavret est symbolique d'Ève. À cause de son égoïsme elle pense à être plus qu'elle est déjà (la femme de Bisclavret, un animal), mais elle se dénie sa propre humanité en devenant traîtresse. Elle se sert de son pouvoir sensuel et charnel pour l'obtenir l'aide de son voisin pour qu'elle puisse retirer à jamais l'humanité de son mari. Elle pense à le bannir irrévocablement du monde humain, mais sa trahison se retourne contre elle. À la fin c'est elle et son nouveau mari qui sont bannis du royaume. À Bisclavret est restituée son humanité. Quand Bisclavret est une bête sauvage, il conserve son comportement courtois. Il se prosterne devant le roi comme un vassal devant son seigneur:

*Des que il a le rei choisi,
vers lui curut querre merci.
Il l'aveit pris par sun estrié,
la jambe li baise e le pié. (vv. 145-8)*

Et le roi lui pardonne sa sauvagerie et l'accepte immédiatement,

"...esgardez,/ cum ceste beste s'umilie!/ ...Ceste beste a entente e sen./

...A la beste durrai ma pes" (vv. 152-3, 157, 159). Dragonetti indique

quelque chose d'intéressant: "Le *Bisclavret* offre ceci de remarquable que son dénouement est centré sur la figure d'un roi qui est tout amour....Il a

fallu l'amour du roi pour sauver le Bisclavret de son aliénation fondamentale" (107-8). Où la femme, la figure de l'amour, devrait protégé son mari, le roi, la figure de la loi, prend sa place et donne sa protection au Bisclavret. Ainsi dans *Bisclavret*, la figure de la loi devient la figure de l'amour. De plus, c'est un amour salvateur qui sauve Bisclavret de son animalité.

La femme de Bisclavret rejete sa courtoisie en devenant traîtresse. Elle ne respecte plus sa position comme la femme de Bisclavret et elle pense à être plus qu'elle est. Donc, alors même que Bisclavret est un loup-garou il est plus courtois et plus humain qu'elle. En lui arrachant le nez il a pris pour toujours la possibilité de son acceptation dans ce monde. Elle et son nouveau mari sont exilés de leur pays pour toujours pendant que Bisclavret trouve de la miséricorde et l'acceptation de la société. Au même temps elle est pour la posterité étiquetée comme pécheresse. De plus, comme le péché originel qu'avait commis Adam et Ève, la marque du péché est passée à sa progéniture. Comme Caïn était condamné à vivre en exil, les enfants de la femme de Bisclavret doivent aussi vivre en exil. Comme la preuve que la faute du péché se trouve uniquement sur les épaules de la femme, Marie dit explicitement que bien des femmes sont nées et ont vécu sans nez, "*...plusurs des femmes del lignage,/ c'est veritez, senz nes sunt nees/ e si viveient esnasees*"

(v. 312-314). Ainsi encore une fois Marie présente une traîtresse qui reçoit une punition appropriée à son crime.

Dans ses lais *Equitan* et *Bisclavret* Marie présente ce qu'elle considère comme le péché ultime dans son monde où le thème unifiant est le thème de l'amour. C'est d'être traître ou traîtresse à un amour qui devrait être réciproque, altruiste, et fidèle. C'est à dire que c'est la trahison d'un homme qui pense qu'il a un amour réciproque et fidèle avec sa femme. De plus, dans *Equitan* et *Bisclavret*, la femme et son nouveau amant complotent de détruire le mari. La femme du sénéchal dans *Equitan* et la femme de Bisclavret peuvent être considérées comme les définitions de la femme-traîtresse. Les deux manœuvrent un homme affaiblit à cause de son amour pour la femme pour se débarrasser d'un mari qu'elles ne veulent plus. En chaque cas la femme reçoit une punition irrévocable qui la marque de ses péchés pour la postérité, et dans le cas d'*Equitan* la femme cause la condamnation de son amant aussi.

Eliduc

Par contraste aux lais d'*Equitan* et de *Bisclavret*, le lai d'*Eliduc* présente ce que Marie considère comme l'idéal de conduite dans les affaires amoureuses. Tous les trois amants sont des personnages courtois, sages, et généreux. L'amour qui existe entre les deux couples,

entre Eliduc et sa femme, Guildeluëc, et aussi entre Eliduc et son amie, Guilliadun, est un amour réciproque et altruiste. Dans *Eliduc* il n'y a rien de l'égoïsme qu'on trouve dans les lais *Equitan* et *Bisclavret*. Au lieu des femmes-traîtresses modelées sur le concept d'Ève, on trouve les femmes-heroïnes modelées sur le concept de Marie, mère de Dieu. Au lieu d'inciter l'homme aux péchés, l'homme est racheté par leur bonté. En fait, c'est un lai qui chante les louanges des deux femmes, Guildeluëc et Guilliadun; c'est elles qui sont l'incarnation de l'idéal de conduite dans les affaires amoureuses selon Marie de France.

Guildeluëc et Guilliadun sont si dignes que Marie les nomme comme les heroïnes d'*Eliduc*:

*D'eles dous a li lais a nun
 Guildeluëc ha Guilliadun.
 'Eliduc' fu primes nomez,
 mes ore est li nuns remuëz,
 kar des dames est venu
 l'aventure dunt li lais fu. (vv. 21-6)*

Marie explique que le lai a d'abord tiré son nom du nom du chevalier, Eliduc, mais que le nom a maintenant ("ore") changé. Cela témoigne que l'intrigue du lai est vraiment une quête de son titre.

Guildeluëc et Guilliadun (en compagnie du Fraisne) sont les femmes les plus estimées dans les *Lais* de Marie de France (suivant le modèle de l'amour réciproque, authentique, et altruiste). Il est intéressant qu'il y a une égalité, ou bien, il y a tant de similarité entre les

deux femmes du lai *Eliduc*. Les deux sont de la noblesse. Guildeluëc est “*de halte gent, de grant parage*” (v. 10) et Guilliadun est “*filie ert a rei e a reïne*” (v. 16). Elles sont courtoises et généreuses. Aussi, les femmes toutes deux commandent l’amour et la fidélité du chevalier, Eliduc (malgré le fait que cette fidélité ne soit pas possible). L’estime que les deux femmes commandent d’Eliduc est pareille; il veut honorer l’amour qu’il sent pour la fille du roi, mais il ne veut pas déshonorer sa femme. Dès le début de sa connaissance de Guilliadun il sait qu’il l’aime, mais aussi il se sent coupable de ses sentiments:

*Quant ceo ot dit, si se repent:
de sa femme li remembra,
e cum il li asseūra
que bone fei li portereit
e leialment se cuntendreit.* (vv. 322-6)

Ainsi Eliduc voudrait rester fidèle à les deux femmes. Mais alors qu’il sent cette fidélité à les deux, les femmes ne savent rien de la présence de l’autre dans la vie d’Eliduc. Ainsi Guildeluëc et Guilliadun sont comparables à l’une l’autre en naissance, en conduite, et en leur relations avec Eliduc.

Guildeluëc est un personnage qui incarne l’amour clément et charitable de Dieu. Elle est comme l’antithèse de la femme de Bisclavret. Quand elle se trouve dans une situation un peu pareille à la situation de la femme de Bisclavret (la femme de Bisclavret ne peut pas comprendre pourquoi son mari la quitte chaque semaine, et Guildeluëc ne peut pas

comprendre pourquoi son mari est toujours sombre et ne veut rien lui expliquer) au lieu de penser qu'il a trouvé une amante, comme la femme de Bisclavret, Guildeluëc a peur que son mari la soupçonne d'adultère. Donc, par contraste avec l'égoïsme de la femme de Bisclavret, son amour pour Eliduc est altruiste. L'amour généreux de Guildeluëc délivre tous les trois du malheur. C'est sa décision de devenir une religieuse qui sauvent les trois du péché d'un amour adultère entre trois personnes. C'est à cause de son amour fort et loyal pour Eliduc qu'elle fait sa décision de devenir une religieuse, "*Jo suis s'espuse veirement;/ mult ai pur lui mun quer dolent./Del tut le vueil quite clamer,/ e si ferai mun chief veler*" (vv. 1093-4, 1101-2). Ainsi elle peut le laisser réjouir de son amour avec Guilliadun. Elle a aussi une sympathie authentique pour la situation difficile où se trouve Guilliadun. Elle a seulement de la compassion pour Guilliadun quand elle la voit dans l'ermitage, "*Ele cumença a plurer/ e la meschine regreter*" (vv. 1029-30). Guildeluëc elle-même cherche le moyen de restituer à Guilliadun sa vie, et elle remercie Dieu quand la jeune fille revient à elle. À première vue c'est la fleur magique qui sauve Guilliadun de son sommeil éternel, mais en effet ce n'est pas de tout la magie de la fleur mais la magie de l'amour de Guildeluëc qui sauve la jeune fille. La fleur vermeille est un symbole de cet amour, et c'est le pouvoir de l'amour-même qui sauve la jeune fille et la laisse être unie en mariage avec Eliduc.

Dans le personnage de Guilliadun Marie présente une jeune fille qui reconnaît son premier amour. Elle est une jeune fille noble et innocente. Elle commence à s'intéresser à Eliduc quand elle entend répandues ses louanges. Par contraste avec le roi Equitan, qui a commencé à aimer la femme du sénéchal sans l'avoir vue, elle ne commence pas aussitôt à l'aimer, mais elle veut seulement faire la connaissance de cet homme brave. Donc, elle envoie son chambellan pour l'inviter chez elle pour qu'elle puisse faire la connaissance du chevalier (vv. 273-8). Après qu'elle a fait la connaissance d'Eliduc elle sait qu'il est un homme sage et courtois, un beau chevalier qui est courageux dans les affaires guerrières, et elle se met à l'aimer :

*Icele l'a mult esguardé,
 sun vis, sun cors e sun semblant;
 dit: en lui n'a mes avenant.
 Forment le prise en sun curage.
 Amurs i lance sun message
 ki la somunt de lui amer;
 palir la fist e suspirer. (vv. 300-306)*

Elle contemple son visage, sa personne et son attitude avant qu'elle fasse un jugement de l'homme. Mais son amour pour Eliduc n'est pas un choix qu'elle a fait après qu'elle a fait la connaissance de l'homme. Amour lui a ordonné d'aimer Eliduc, et elle doit essayer d'avancer l'amitié; "*Unkes mes tant nul ne preisa;/ se ele puet, sil retendra*"

(vv. 329-30). Après cela c'est elle qui prend l'initiative de continuer la relation. Elle envoie à Eliduc son anneau et sa ceinture, désespérant de trouver un amour réciproque.

Mais l'amour entre Guilliadun et Eliduc est réciproque. L'un sent autant que l'autre la souffrance d'un amour inachevé. Guilliadun décrit sa douleur, "*Lasse! cum est mis quers suzpris/ pur un hume d'altre païs!*" (vv. 387-8). Mais Marie dit qu'Eliduc a un sentiment pareil au sien, "*Ore est sis quers en grant prisun*" (v. 466). Pour Eliduc aussi l'amour n'est pas un choix mais un commandement, "*...ne s'en puet niënt oster/ que il nen eint la dameisele*" (vv. 468-9). Leur amour est aussi un amour charitable pour l'un l'autre. Chacun veut seulement faire la volonté de l'autre. Guilliadun jure vers le début de sa réalisation qu'elle aime le chevalier que si elle reçoit son amour, elle ferait toujours sa volonté, "*Se par amur me vuelte amer/ e de sun cors asseürer,/ jeo ferai trestut sun plaisir...*" (vv. 343-5). Eliduc lui prête un serment pareil, "*...vers li ferai tuz jurs raisun;/ tute sa volenté ferai/ e par sun conseil errera!*" (vv. 606-8). Mais tandis que l'amour entre Eliduc et Guilliadun est authentique, altruiste, et réciproque Eliduc se donne beaucoup de mal pour ne pas être infidèle à sa femme. Leur amour, pendant qu'il est passionné, est chaste et mesuré:

*Mult li pesa pur la pucele;
 kar anguissusement l'amot
 e ele lui que plus ne pot.
 Mes n'ot entre els nule folie,
 joliveté ne vileinie;
 de duneier e de parler
 e de lur beals aveirs doner
 esteit tute la druërie
 par amur en lur cumpaignie. (vv. 572-580)*

Ils substituent les objets, comme les beaux cadeaux et les mots tendres, pour leur désir. À cause de leur amour passionné, mesuré, et altruiste on a de la sympathie pour ce couple. Même la première épouse a tant de la sympathie et de l'estime pour le couple, et à cause de son amour généreux pour Eliduc, elle le libère de son premier mariage pour qu'il puisse épouser Guilliadon.

Eliduc est un lai où, peut-être plus que tous les autres lais, les lois de la société défendent aux amants la joie d'une union dans la vie séculière. L'amour courtois est toujours adultère. Ce concept de l'amour adultère dans la vie courtoise est témoigné dans le lai *Equitan* quand Equitan pense à la réaction du sénéchal s'il apprend les nouvelles de sa liaison avec sa femme, "*Li seneschals se l'ot cunter,/ ne l'en deit mie trop peser;/ suls ne la puet il pas tenir:/ certes, jeo vueil a li partir!*" (vv. 89-92). Le roi parle comme si partager une femme avec un autre était tout à fait normal. À la femme Equitan parle comme c'est vraiment le droit d'une femme courtoise et louable d'avoir un amant:

*Suz ciel n'a dame, s'ele est sage,
 curteise e franche de curage,
 pur quei d'amer se tienge chiere
 qu'el ne seït mie noveliere,
 s'el n'eüst fors sul sun mantel,
 qu'uns riches princes de chastel
 ne se deüst pur li pener
 e leialment e bien amer. (vv. 159-66)*

Cependant, l'amour triparti entre Eliduc et Guildeluëc, et entre Eliduc et Guilliadun, n'est pas permis selon les lois de la courtoisie. Eliduc et Guilliadun veulent plus qu'une liaison adultère, ils veulent honorer leur amour du mariage. Mais un amour réciproque non déguisé entre trois personnes ne serait jamais supporté.

L'union en mariage d'Eliduc et Guilliadun ne peut pas être réalisée dans la vie séculière pendant qu'il est marié avec Guildeluëc. Guildeluëc dit à Eliduc que c'est une union qui est interdite par les lois de la société et aussi par la religion chrétienne, "...kar n'est pas bien ne avenant/ de dous espuses meintenir,/ ne la leis nel deit cunsentir" (vv. 1127-30).

Eliduc reconnaît lui-même l'impossibilité de se marier avec son amie, "S'a m'amie esteie espusez,/ nel suferreit crestiëntez" (vv. 601-2). Mais, c'est une union qui est tout à fait achevée dans ce monde, ironiquement dans la vie religieuse.

La société a fait une double injustice à Eliduc. D'abord, Eliduc est chassé du pays du roi, son seigneur, à cause des calomnies repandues par autres chevaliers de la cour qui étaient jaloux de la réussite d'Eliduc.

Ensuite, dans son exil Eliduc commence à aimer loyalement et prudemment une fille (dont il ne ferait pas la connaissance autrement que dans son exil) avec laquelle il ne peut pas être uni en mariage parce qu'il a déjà une femme à laquelle il a prêté le serment de sa fidélité.

Dragonetti décrit sa situation, "...Eliduc ne veut manquer ni à l'une ni à l'autre. Cette impossible fidélité fait tout le drame du héros" (119). La société laïque lui a fait une double injustice, mais éventuellement il quitte cette société pour devenir un religieux et c'est dans cette vie religieuse qu'il trouve l'union avec les deux femmes à la fois.

Leur union à la fin n'est pas l'union charnelle, transitoire des amants dans la vie séculière mais l'union spirituelle de leurs âmes achevée grâce à la prière. Ainsi c'est une union éternelle des trois amants. Les mots tendres échangés par les amants se transforment en prière commune:

*Mult se pena chescuns pur sei
de Deu amer par bone fei
e mult par firent bele fin,
la merci Deu, le veir devin!* (vv. 1177-80)

Ce que ni la société laïque, ni la religion chrétienne ne saurait pas admettre, l'union des trois amants, est achevée en adoptant la vie religieuse, en transformant leur amour commun pour l'un l'autre en adoration commune de Dieu. Ainsi Marie présente l'union des trois amants dans son lai. Au lieu de se consacrer à l'un l'autre ils se

consacrent à la *lei* (religion). Leur amour se transforme en la poésie de la prière, et ils trouvent ainsi leur union éternelle.

Conclusion

L'amour dans les *Lais* de Marie de France est un pouvoir tout-puissant. Il peut être une force destructive, comme l'amour démesuré entre les amants du lai *Equitan*; ou bien une force apaisante et miséricordieuse, comme l'amour du roi pour Bisclavret; ou bien une force unificatrice, comme dans le lai *Eliduc*. La femme joue un rôle indispensable au développement de ce concept de la puissance de l'amour. Dans *Equitan* la femme du sénéchal incite le roi au péché qui produit leur destruction. Dans *Bisclavret* c'est par manque d'amour de la femme que Bisclavret ne peut pas échapper de son état sauvage jusqu'à ce qu'il reçoive l'amour miséricordieux du roi. Mais c'est dans *Eliduc* où le rôle de la femme est le plus important. C'est dans le personnage de Guildeluëc où l'amour humain se transforme en amour de la *lei*. Et c'est son amour altruiste pour Eliduc et Guilliadun qui catalyse cette transformation en eux aussi. Ainsi dans les trois personnages l'amour humain se transforme en amour de la *lei*. L'amour de la *lei* devient l'amour du lai. La force unificatrice d'amour construit leur union éternelle dans la prière, dans la poésie, dans le lai. Ainsi le concept de l'amour idéal de Marie de France est atteint dans les vers du lai.

Works cited

- Cohen, Gustave. *La Grande Clarté du Moyen-Age*. New York: Éditions de la Maison Française, Inc. 1943.
- Dragonetti, Roger. *La Musique et les Lettres: Études de Littérature Médiévale*. Geneva: Librairie Droz, 1986.
- Quitilien. *Institution Oratoire*; Tome VII, Livre XII. Paris: Les Belles Lettres, 1980.
- Ribard, Jacques. *Le Moyen Âge: Littérature et Symbolisme*. Geneva: Editions Slatkine, 1984.
- Rothschild, Judith Rice. *Narrative Technique in the Lais of Marie de France: Themes and Variations Volume One*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1974.
- Rychner, J. *Les Lais de Marie de France*. Paris: Champion, 1969.
- Warnke, Karl, ed. *Lais de Marie de France*. Livres de Poche, Lettres Gothiques.

